

INTERVIEW DE JEAN-CHARLES HUMBERT

«Les limites du cliché, c'est de devenir à un moment "un cliché"»

Le Soir d'Algérie : Comment êtes-vous venu à vous intéresser au personnage de Jean Geiser ?

Jean-Charles Humbert : L'idée de ce livre a commencé dans les années 1990, au cours de mes recherches sur les premiers photographes sahariens. En effet, le nom de Jean Geiser apparaissait sur bon nombre de cartes postales relatant, en 1900, la présence française aux marges du désert : El-Oued, Biskra, Ouargla, El-Goléa, In-Salah, Timimoun, Figuig... et l'extrême Sud. J'avais tout de suite été attiré par la qualité de la photogravure et je m'interrogeais sur l'origine des photographies qui avaient été prises dans des régions lointaines, inconnues et dangereuses. Qui était ce Jean Geiser ? A partir de ces photos de reportages, j'ai voulu en savoir plus sur la photographie ancienne en Algérie et sur ce photographe dont on ignorait presque tout : un prénom, un

nom et parfois une adresse sur la carte postale, une date de naissance et de mort dans des revues à tirage limité, enfin l'évocation d'une origine suisse plus devinée que certifiée. Pour en savoir plus, commence alors une longue enquête qui me conduira des Archives d'outre-mer d'Aix-en-Provence à celles de la famille Geiser, retrouvée par hasard à Paris. Progressivement est apparu l'itinéraire original d'une famille suisse qui avait quitté son pays pour l'Afrique, comme les pionniers d'un nouveau monde.

Les résultats d'une première enquête en collaboration avec Serge Dubuisson furent publiés dans un ouvrage collectif du CNRS *L'image dans le monde arabe* sous la direction de Gilbert Beaugé et Jean-François Clément, spécialistes de la photographie. Il fallait, cependant, aller plus loin dans la recherche. Tel a été le point de départ de ce livre.

De quelle façon avez-vous procédé pour retracer le travail du photographe sur le terrain ?

Ce qu'il faut dire d'abord, c'est que les archives n'ont pas livré tous leurs secrets. Il a fallu procéder par étape. Ainsi, quand il fut question de la villa Bel Air du chemin de Gascogne, à Alger, les souvenirs du petit-fils Jean Marc Geiser ont-ils été déterminants ? Au cours d'un de mes voyages à Alger en 1993, j'ai revu le marché de Chartres et l'immeuble 7 de la rue Bab-Azoun où était situé le studio. Evidemment, les itinéraires du photographe m'étaient familiers puisque je suis né à Alger et j'y ai résidé jusqu'en 1976. Pour le travail en studio, Jean Geiser procédait comme ses confrères en France et réalisait de nombreux portraits devant des décors factices. En revanche, ses itinéraires photographiques dépendaient du développement des moyens de communication (routes et voie ferrée) et des progrès du matériel photographique (allègement des appareils et facilité de développement des clichés). Je connais bien l'Algérie et j'ai donc pu évoquer sans grandes difficultés ses voyages en Kabylie, dans le



Sud, en Tunisie ou dans l'Oranie.

Un point sur lequel je dois insister, c'est que le travail de Jean Geiser a été fortement influencé par son initiateur et maître Antoine Alary. J'ai consacré quelques pages qui me semblent importantes sur Alary, photographe pionnier d'Algérie.

Comment s'est effectuée la collecte de la documentation iconographique ?

Tant qu'il s'est agi de la carte postale, la documentation était abondante. En revanche, s'agissant de la photographie ancienne, les difficultés étaient réelles d'abord à cause du coût des clichés, le marché de la photographie est en plein essor, de leur rareté et de leur authentification car les clichés de Jean Geiser n'étaient pas signés. Certains professionnels de la photographie ou certains auteurs ont présenté comme « anonymes » des photographies de Jean Geiser. De nombreux clichés de Geiser figurent dans des albums conservés aux archives de cartes et plans sans mention d'origine. La BN de Paris, la Société de géographie, la Société de photographie, quelques collectionneurs suisses et surtout quelques amis m'ont permis heureusement de disposer d'un corpus assez large. Reste que les droits de reproduction sont souvent dissuasifs quand on envisage une publication. Les archives de la famille Geiser m'ont proposé des documents inédits. A l'inverse, les Archives d'outre-mer à Aix-

en-Provence m'ont refusé la consultation de leurs albums pour des motifs administratifs peu convaincants.

On parle peu de la communauté suisse en Algérie. Quelles sont les caractéristiques de cette colonisation ?

Cette communauté a joué un rôle important en Algérie dans le domaine agricole et commercial. J'évoque dans mon livre la Société genevoise à l'origine de l'installation de Suisses dans la région de Sétif vers 1855. Des agriculteurs qui connaissaient des difficultés en Suisse ont émigré quelques années auparavant à Sétif, au cœur de l'Algérie. Or, la Suisse n'a que rarement été associée au fait colonial, et cette implantation constitue une exception. A l'origine, huit personnalités suisses qui ont créé cette compagnie coloniale en Algérie avec la bénédiction de l'empereur Napoléon III. Certains immigrants suisses, comme Borgeaud, deviendront même des symboles d'une colonisation fondée sur la propriété et l'enrichissement. Le Genevois Henry Dunant, quant à lui, arrivé à Sétif à l'âge de 25 ans comme employé de la colonie suisse, fondera la Croix-Rouge en 1862. D'autres, enfin, s'installeront dans les villes et s'intégreront assez rapidement dans la communauté européenne pour former par la suite la communauté des Français d'Algérie. En majorité protestants, les Suisses et les Allemands contribueront au développement de ce culte. Voir au sujet des Suisses, les livres

d'Osman Benchérif *Les Suisses et l'Algérie*, Editions Barzach, et de Jean-Maurice Di Costanzo, Allemands et Suisses en Algérie, Editions Gandini.

A propos des clichés de nus, quels arguments opposeriez-vous à ceux qui y voient l'expression d'un imaginaire colonial inscrit dans un rapport de force entre colons et colonisés ?

Cette question mérite d'être posée parce qu'elle porte en germe une ambiguïté de fond qui conduit à des affirmations excessives ou erronées. En effet, le nu est un genre artistique qui remonte aux époques les plus lointaines. Grecs et Romains en ont laissé quelques traces sur la pierre, et ce genre témoigne d'un intérêt permanent. La peinture puis la photographie n'ont pas dérogé à la règle. Il n'y a donc pas de lien direct entre la présence de nus photographiques et les questions politiques ou éthiques.

Il est vrai, cependant, qu'en pays musulman où la morale impose des règles strictes, la représentation de femmes nues choque, et c'est bien naturel, mais de là à établir des liens d'asservissement et de fait colonial à propos de nus exotiques me paraît exagéré. Les modèles féminins n'étaient probablement pas des modèles de vertu mais l'analyse doit se limiter à un constat général : c'est la représentation esthétique qui compte pour l'artiste et nul n'est venu demander des comptes à Courbet.

Quelles sont les caractéristiques du cliché ethnographique et quelles en sont les limites ?

Le cliché ethnographique a pour vocation de faire découvrir

un pays, un peuple et ses traditions à un moment de son histoire. En photographiant les métiers, les personnages, les traditions, les rites, le photographe participe à la préservation des diversités. Tour à tour surprenant ou inventif, le cliché ethnographique nous fait entrer de plain-pied dans le domaine de la différence et de la connaissance. Les ethnologues et les géographes s'intéressent aux genres de vies, aux mœurs, aux vêtements, aux activités, aux techniques, aux productions, aux croyances, aux structures sociales. La photographie permet de saisir et de fixer des « scènes » spécifiques d'un groupe.

Les limites du cliché, c'est de devenir à un moment « un cliché ». Le danger, c'est la représentation d'un peuple et d'une culture qui se figent alors que le progrès ou les changements ont modifié la réalité de ce monde. Si le cliché ethnographique devient une visite de musée et sauve de l'oubli des pans de l'humanité, s'il conserve un intérêt culturel ou mémoriel, il finit par représenter un monde disparu. N'oublions pas non plus qu'un cliché ethnographique peut être erroné. Il doit être complété par une étude ethnologique sinon existe le risque de rester à la surface des représentations et d'ouvrir le champ à un imaginaire infondé. La « scène » ethnographique cherche la singularité, le pittoresque, l'exotique, l'anecdote, le contexte. Elle est l'objet de nombreuses cartes postales (série des « scènes et types »). Naviguer entre deux écueils, celui de la connaissance et celui de l'intemporalité, n'est pas toujours aisé.

Propos recueillis par Meriem Nour

Biobibliographie de Jean-Charles Humbert

Jean-Charles Humbert est né en Algérie en 1938 où il a résidé jusqu'en 1976. Il a enseigné la littérature française au lycée Descartes à Alger de 1968 jusqu'à cette date. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur le désert saharien et a participé au dictionnaire de la colonisation française sous la direction de Claude Liauzu (Larousse 2007).

Jean Geiser, un photographe à Alger

L'Algérie coloniale a fait l'objet de bien des ouvrages et les photos illustrant cette période nous sont pour la plupart familières. Cependant, rares sont ceux qui en connaissent les auteurs de même que l'histoire de cet art dont les débuts coïncident avec la conquête de l'Algérie. Jean Geiser est le plus célèbre d'entre eux. Son nom figure sur la plupart des clichés de cette époque.

Jean-Charles Humbert, dans un ouvrage paru chez IbisPress, entreprend la chronique de cette famille suisse dont le père, Lucien, débarque à Alger en 1850. Deux ans plus tard, il décède et sa veuve s'associe avec Antoine Alary dans le commerce du développement photographique. En 1855, la Maison Alary et Veuve Geiser est le premier atelier photographique d'Alger. La photo est alors à un tournant de son histoire et les progrès techniques, les découvertes récentes en chimie lui assurent un bel avenir. L'Afrique fait rêver et « l'Algérie apparaît comme une terre d'élection pour la photographie ». D'Alger à Bône, de Constantine à Laghouat, les prises de vue d'Antoine Alary constituent le catalogue de la Maison Alary et Geiser tandis que la veuve gère l'atelier et les ventes en magasin. Médaille à l'exposi-

tion de Paris de 1855, c'est surtout le voyage à Alger de l'empereur Napoléon III qui fera connaître le studio en métropole grâce à la publication dans *Le Monde* illustré d'une photo de l'entrée du yacht impérial dans le port d'Alger. Jean-Charles Humbert enrichit la chronique de la famille Geiser par des incursions dans l'histoire. Le voyage de l'empereur en Algérie en 1860 puis son séjour dans notre capitale cinq ans plus tard sont l'occasion de réaffirmer le double objectif de l'Empire, Algérie terre « à jamais française » mais aussi ouverture vers les populations arabes. Peu à peu, les fils Geiser prendront en main l'affaire et à la mort de ses frères, Jean s'installera sous son nom dans le studio de la rue Bab-Azoun. A travers l'activité de Jean Geiser, on suit le développement commercial et démographique de la capitale après 1870, notamment avec l'arrivée des Alsaciens-Lorrains. La vie quotidienne dans les rues d'Alger, dans le quartier du marché de Chartres, haut lieu du commerce et des échanges, les petits métiers au cœur de la cité mais aussi au plus profond du bled. Toujours à la recherche de sujets originaux, Jean Geiser sillonne le pays à pied, à dos de mulet, en train, en diligence, en calèche, découvrant et

fixant sur ses clichés les images de la population des oasis du Sud, des villages perchés de Kabylie ou des paysages de l'Oranie. Ses photos constituent l'inventaire le plus complet des régions sahariennes de cette époque. Mais c'est l'art du portrait qui assurera sa renommée. Portraits des notables, civils et militaires de tout rang mais surtout portraits d'hommes et femmes du peuple distingués par leur origine ethnique kabyle, juive ou arabe, leur activité, ou encore leur origine géographique. Ses nus, expression d'un imaginaire colonial, reflètent les fantasmes des Européens en quête d'orientalisme. Mais l'auteur le précise : « On ne trouve dans ses photos aucune vulgarité mais un art du désir ». L'engouement du public pour les cartes postales le mènera à exploiter ce support avant de s'orienter vers l'édition de livres de voyage requérant un important travail de photogravure.

Jean Geiser va également pratiquer l'art de la photo à des fins publicitaires de même que la photo-reportage. Il obtient de l'armée l'autorisation de rendre compte de sujets d'actualité. Il réalisera des instantanés de valeur historique de la révolte du village de Marguerite en avril 1901 et des reportages de guerre illustrant les affrontements entre

les troupes françaises et les combattants tunisiens et tripolitains sur la frontière libyenne durant la campagne de 1915-1916-1917. Photographe de presse, Jean Geiser fixe sur la pellicule les visites du président Loubet en 1903 et celle d'Edouard VII d'Angleterre en 1905 mais aussi le portrait de la reine Ranavalona III de Madagascar assignée à résidence à Alger. C'est l'occasion pour l'auteur de rappeler la triste vocation de la capitale qui, sous la colonisation, servait de lieu de déportation et de résidence forcée des opposants politiques. Et ce corps transporté sur une civière au cimetière d'Aïn-Séfra, n'est-il pas celui d'Isabelle Eberhardt, victime de la crue de l'oued ?

L'ouvrage de Jean-Charles Humbert est à la fois un livre d'art d'une richesse iconographique exceptionnelle et un document historique portant témoignage d'une époque à travers le regard d'une famille de photographes. Derrière l'esthétique se cache une réalité plus brutale que le commentaire éclairé de l'auteur ne manque pas de souligner.

Meriem Nour

Jean Geiser, *Photographe-Editeur d'art, Alger, 1848-1923*, Jean-Charles Humbert, IbisPress, 2008.

SIGNET

Clichés

Jean-Claude Humbert ressuscite la figure de Geiser, ce photographe suisse à qui la mémoire collective et conflictuelle de la colonisation doit ses clichés ethnographiques de l'Algérie coloniale. De son objectif aventureux, il a immortalisé des moments, des paysages, des situations dignes de ce qu'on appellerait, aujourd'hui, le reportage de guerre ou le sport de l'extrême. On lui doit cette collection de photographies éparpillées, parfois non signées, qui donne à voir le climat vaporeux, délétère, de la vie dans une colonie. De ce point de vue, ses travaux restent une précieuse source de documentation sur le fait colonial vécu au quotidien. Mais Geiser demeure un photographe de la colonisation. Il n'échappe pas à la prégnance des grilles de lecture de son temps et de son camp. « L'indigène » est représenté, à son corps défendant, toujours dans un appareillage esthétique qui signale infailliblement sa condition de colonisé. Ce sens transcende, bien entendu, la volonté du photographe. Il est lui-même la victime, involontaire dans le meilleur des cas, de ce regard ethnographique teinté de fantasme que l'Occident conquérant et impérial pose sur le sujet – à tous les sens du terme – photographié. Si Geiser bénéficie des circonstances atténuantes en s'appuyant sur l'alibi de la méconnaissance de l'époque, Jean-Claude Humbert, lui, a eu tout le temps de voir que la question des photos de nus des femmes « indigènes » ne se pose pas seulement du point de vue esthétique. C'est pourquoi sa réponse à notre question, en qualifiant d'exagérées les lectures qui déconstruisent le regard colonial posté sur l'objectif du photographe, ne manque pas de surprendre. Après les travaux remarquables de Malek Alloula et de Leïla Sebbar, on ne peut plus confiner la représentation de la femme colonisée, fût-elle de mauvaise vie, dans les limites de la seule esthétique.

Bachir Agour